

André Gide

Un article inédit

On trouve actuellement en Suisse les extraits d'un roman d'André Gide, un plaisir d'un récit comme il le nomme lui-même : « LA SYMPHONIE PASTORALE », qui parut en 1938. Nous verrons prochainement ce film et le nom d'André Gide à l'écran d'une façon toute nouvelle, non plus comme nous l'avons vu à l'époque du « VOYAGE AU COSMOS », qui trouvaient moins, qui ont même, du point de vue cinématographique, une sorte de consécration, mais nous le verrons sur le générique d'un vrai film, tiré d'une œuvre gidiennne qui fut composée en un temps où l'idée d'une adaptation quelconque n'avait même pas effleuré l'esprit. Il y a quelques années, cette nouvelle aurait fait grand bruit, Gide au cinéma ? On aurait pu-être incriminé des incompatibilités foncières, le cinéma lui-même est apprécié de cent façons, que l'on peut aisément imaginer la distance qui séparait son œuvre de celui de l'écran. Mais un répertoire souvent le mot : « Je suis un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui s'ennuie ». De part et d'autre, on aurait parlé d'erreur d'opinion, de confusion des genres, voire de sacrilège, et les derniers inquiets, les derniers amateurs

d'âmes, qui se considéraient a tort ou à raison comme faisant partie du monde gidienn, n'auraient pas manqué de voir quelque diablerie dans une adaptation cinématographique.

Il en va autrement aujourd'hui, et il semble même que la sensibilité du public aille plus vite que l'audace des producteurs. Ceux-ci redoutent encore de porter à l'écran des sujets qui ne ressemblent plus du tout aux anciens. Celui-là souhaite un renouvellement des formules et un bond en avant. Plus de profondeur, aussi, et nous le sommes peut-être pas éloignés du jour où le cinéma deviendra, pour les masses, une réponse comme la poésie. A tous points de vue, la tentative de tirer un film de « LA SYMPHONIE PASTORALE » est excellente. Cette œuvre soulève un problème moral et ne manquera pas de mettre le grand public sur la voie des questions profondes, dont la principale demeure celle de savoir s'il faut ou non du jeu (c'est-à-dire la présence de Dieu) entre les sentiments et les actes. Question qui ne sera cer-

tainement pas écartée par les adaptateurs de l'œuvre : Pierre Bos, Jean Delannoy et Jean Anouilh, tous trois rompus aux subtilités, passionnés de nuances, et que Gide a quittés, partant pour l'Égypte et le Liban, en leur laissant tous pouvoirs.

« LA SYMPHONIE PASTORALE » ne s'écarte donc pas de ce que Jacques Rivière écrivait naguère de la trilogie dont elle fait partie, avec « LA PORTE ETROITE » et « ISABELLE » : « Gide est absorbé par les personnages qu'il suscite : son unique soin désormais sera d'exprimer fidèlement toutes ces pensées qu'il leur découvre, tous ces actes dont il les reconnaît responsables, en un flot de raconter leur histoire. Gide, peu à peu, s'arrache au symbolisme. Au milieu de sa carrière, il ressent soudain ce besoin de présenter les choses humaines, qui est la grande exigence imposée à la jeunesse d'aujourd'hui ». Voilà de précieuses indica-

au Cinéma

d'André Beucler

tions pour les interprètes du livre, Michèle Morgan et Pierre Blanche, qui sauront — et que d'acteurs voudraient être à leur place ! — l'occasion de faire valoir toutes les ressources du texte. Et elles sont nombreuses. André Gide lui-même en laisse supposer à l'infini, par exemple quand, ayant eu à expliquer par quel mystère la publication des « CAVES DU VATICAN » avait précédé de six ans celle de la « SYMPHONIE PASTORALE », il écrit : « Pour ce qui est de la fausse image (après risquait de se former de lui), je n'ai souvent à m'en prendre qu'à moi-même et j'accorde qu'avec ma « SYMPHONIE PASTORALE » j'avais donné le change à plus d'un. Il est vrai. Et c'est ce qui, ma mémoire aidant, m'a retenu de remercier aucun critique, si distingués fut-ils, si sensible que me parut l'article. Plus encore que ceux-ci, je crois, m'a touché

certaine lettre d'un jeune auteur qui me prenait à partie, soutenant subtilement que je n'avais pu me plaire à ce livre, s'étonnant que l'œuvre écrit après les « CAVES », m'en demandant raison. A quoi je ne savais répondre, de la manière la plus gauche, que par la phrase désolée : « On n'écrit pas les livres qu'on veut », et qu'il ne me paraissait point tant que je voulais écrire ce livre, mais bien que ce livre voulait être écrit par moi ; que je ne faisais, en l'écrivant, que m'acquitter d'une ancienne dette, contractée jadis envers moi-même ; que, jusqu'à présent, je n'avais pas écrit un seul livre qui n'eût été conçu dès avant ma trentième année... »

Sans doute, ces scriptures, ces finesses, cette noble habitude de vouloir identifier liberté avec libération, et ces questions d'âmes, si importantes chez Gide, ne seront pas évoquées à l'écran et n'interviendront pas dans les jugements portés sur le film par la majorité des spectateurs. Mais d'autres, pour qui Gide est

le maître chargé de représenter aux yeux du présent toute la culture du passé, le continuera, dans les mêmes régions, de Montaigne et de Voltaire, le meilleur critique et le témoin le plus pur d'une génération, d'autres. Y penseront. Et ce sera plus le moindre intérêt de ce film que de chercher Gide, et son intelligence, sa sensibilité, sa faculté de s'incarner aux extrêmes, son agitation, dans un perpétuel dilemme : être moral, être sincère, son besoin d'une vérité inaltérable et enfin sa merveilleuse situation d'homme. Il faut que chacun soit à son poste », disait, oui, de chercher Gide et de l'épier au delà des images, dans cette œuvre qui accompagne et prolonge souvent le rythme des films romans ou fervents. Et il n'est pas impossible qu'une génération nouvelle, peu au courant de son œuvre, au pas du tout, ne trouve, grâce à Pierre Bos, à Michèle Morgan, à Pierre Blanche, les voies de la méditation et des éblouissements que la génération précédente avait découvertes sous la lampe, du temps que la lecture comptait encore tant d'adeptes, impatientes de se découvrir dans l'intimité d'un si grand écrivain et d'un maître si lucide.